

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR.

Au bureau, place du Marché-Noir, et chez MM. GAULTIER, JAYAUD, MILON, libraires.

Les Abonnements et les Annonces sont reçus, à Paris, à l'Office de Publicité Départementale et Étrangère, LAFFITE-BULLIER et C^{ie}, place de la Bourse, 8, et à l'Agence Centrale de Publicité des Journaux des Départements, rue du Bac, 93.

Gare de Saumur (Service d'été, 19 mai).

Départs de Saumur pour Nantes.

7 heures 10 minut. soir,	Omnibus.
4 — 35 — —	Express.
3 — 57 — —	matin, Poste.
9 — 04 — —	Omnibus.

Départ de Saumur pour Angers.

1 heure 02 minutes soir,	Omnibus.
--------------------------	----------

Départs de Saumur pour Paris.

9 heures 50 minut. matin,	Express.
11 — 35 — —	Direct-Mixte.
5 — 11 — —	soir, Omnibus.
9 — 52 — —	Poste.

Départs de Saumur pour Tours.

3 heures 02 minut. matin,	Omnib.-Mixte.
7 — 52 minut. matin,	Omnibus.

PRIX DES ABONNEMENTS.

Un an, Saumur, 18 f. »	Poste, 26 f. »
Six mois, — 10 »	— 13 »
Trois mois, — 5 25	— 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés, ou continués, sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année.

CHRONIQUE POLITIQUE.

On lit dans le *Pays* :

Nous recevons de Palerme une dépêche qui donne des détails intéressants sur la situation et la composition du corps de volontaires réunis en Sicile autour de Garibaldi.

Ce corps est divisé en trois colonnes, fortes chacune de 1,000 à 1,200 hommes; Menotti Garibaldi commande la première, Corrao la seconde, et Bentivegna la troisième.

Quant à Nicotera, dont quelques journaux annoncent la présence au camp de Garibaldi, il ne paraît pas qu'il soit investi d'un commandement déterminé.

La plupart des volontaires sont munis de fusils de précision, de revolvers. Il est à remarquer que ces armes portent, en général, le cachet de la fabrication anglaise. D'après des renseignements, dont nous ne garantissons pas l'authenticité, un navire américain les aurait introduites en Sicile, après avoir fait escale à Liverpool.

Presque toutes les nations d'Europe se trouvent représentées dans la petite armée de Garibaldi. Il y a des Hongrois, des Allemands, des Grecs. Néanmoins l'élément italien y domine. Les provinces de la péninsule qui ont fourni le plus large contingent appartiennent naturellement aux Deux-Siciles. Mais rien ne ressemble moins à des soldats que les jeunes gens qui forment les bandes garibaldiennes; la plupart sont imberbes, quelques-uns ont à peine de 15 à 16 ans.

Cette petite armée, comme on le voit, est loin de posséder cette force de cohésion qui est indispensable quand il s'agit de tenter une entreprise sérieuse. Garibaldi ne peut espérer la conduire à la victoire, quelle que soit la confiance qui ait dans son ardeur: c'est donc la déroute, et la déroute presque sans coup férir, qui l'attend. Nous n'osons pas prévoir un autre résultat, car, si cette parade de chemises rouges amenait une lutte sérieuse, ce serait une véritable tuerie qu'on aurait à déplorer.

On se demande comment Garibaldi ne s'est pas rendu compte de ce manque absolu de tout élément de succès.

Du reste, il paraît qu'un certain nombre de volontaires commencent à comprendre la faute qu'ils ont commise. Ils désertent au fur et à mesure que la situation devient plus grave pour eux, et nous ne serions pas étonnés d'apprendre qu'avant d'être arrivées à leur destination inconnue les bandes garibaldiennes aujourd'hui en marche n'aient perdu par la désertion la moitié de leur effectif.

Les aventuriers seuls, c'est-à-dire les hommes qui n'ont rien à perdre dans les guerres civiles, tenteront peut-être la fortune jusqu'au bout, si Garibaldi persévère dans sa folle équipée.

Les dépêches du 8 août ont annoncé une rencontre entre les troupes royales d'Italie et les volontaires de Garibaldi. Voici les renseignements publiés par les journaux de Turin.

On lit dans l'*Opinione*: La rencontre entre les troupes royales et les volontaires aurait eu lieu à Saint-Elienne sur la route de Girgenti. Les troupes ne comptaient que cent hommes, tandis que les volontaires étaient au nombre de douze cents. Après quelques coups de fusil, les volontaires se sont retirés en abandonnant 70 fusils. Garibaldi commande une colonne dirigée sur Messine.

D'après la *Monarchia nazionale*, la rencontre aurait été fortuite, et les garibaldiens se seraient débarrassés après quelques coups de fusils en laissant leurs armes et deux morts sur le terrain. Les membres de ce petit corps de volontaires étaient pour la plupart d'une extrême jeunesse.

Le journal la *Discussione* annonce que Garibaldi a occupé Rocca et Palumba. Il a prononcé un discours dont on n'a pas pu saisir exactement le sens; mais quelques individus assurent qu'il a dit que la situation actuelle ne pouvait plus durer, le sort en a décidé. Je vais contre le gouvernement parce qu'il ne veut pas me laisser aller à Rome; je vais contre la France parce qu'elle défend le Pape. A tout prix je veux Rome: Rome ou la mort; si

je réussis, tant mieux; sinon je détruirai l'Italie que j'ai faite moi-même.

Les départs de volontaires de Palerme ont presque cessé; le bruit court que leur conduite a indisposé les populations; ils se livraient, dit-on, à des excès.

Les corps de volontaires qui avaient quitté Palerme sont de retour: ils croyaient que Garibaldi était d'accord avec le roi. Ayant été dé trompés, ils rentrent dans leurs foyers.

Les lettres de Rome du 5 annoncent que les troupes françaises ont réoccupé Ceprano, qui est la première station du chemin de fer romain avant la frontière de Naples.

Le général de Montebello a prévenu les commandants des troupes pontificales de n'engager aucune action isolée.

De nombreux ballots de chemises rouges ont été introduits dans les Etats romains. Quelques arrestations ont eu lieu.

De grands drapeaux arborés sur les maisons de Rome ont été enlevés sans résistance.

On remarque à Naples une certaine agitation dans la jeunesse; mais aujourd'hui des mesures vigoureuses empêchent tout embarquement pour la Sicile. — Havas.

Pendant qu'en Sicile Giuseppe Garibaldi prononce des discours sonores en faveur du principe des nationalités, son cousin, Girolamo Garibaldi, se met au service d'une politique diamétralement opposée.

D'après la correspondance Havas, cet Italien, qui occupe le rang de colonel, organise une légion composée de Français, d'Italiens, de Hongrois et d'Allemands, qui sera principalement affectée à la défense de la ville de New-York.

Il paraîtrait, d'après cette nouvelle, que les fédéraux admettent la possibilité d'une attaque des confédérés contre la ville principale des Etats-Unis. (Le Pays.)

Les dernières dépêches de New-York sont du 30 juillet; voici les nouvelles qu'elles apportent :

FEUILLETON.

JEANNETTE.

(Suite.)

XIII.

M. Armand Bonneval, après une nuit très-agitée, vient d'entrer dans son cabinet de travail; il commence à recevoir ses clients, qui s'informent de sa santé en voyant sa pâleur et sa mine allongée. Enfin il se calme peu à peu, bien résolu à ne sortir le soir qu'en voiture et à ne plus revoir Jeannette.

M. Armand Bonneval a toujours été très-prudent, et il a de la peine à se pardonner l'énorme faute qu'il a commise en devenant amoureux de Jeannette. Laissons le maudire son voyage de Paris, et voyons ce que deviennent les deux pauvres enfants de la Bretagne.

Pierre se promène de long en large dans la salle de police. Il a pour la première fois, depuis qu'il s'est engagé, manqué l'heure de la retraite, et cette infraction à la discipline, il va la payer de deux jours de salle de police! Pierre ne le regrette pas! Il sent en lui la double fièvre de l'honneur et de la vengeance, et ces deux sentiments ont tant de puissance sur son cœur, que son amour même, son amour blessé, comprimé, étouffé, mais toujours vivace, se fait devant eux! Il jure que M.

Armand Bonneval épousera Jeannette ou ne mourra que de sa main, et pendant qu'il répète ce serment qui a tant épouventé le jeune notaire, Jeannette s'éveille avec une idée fixe, une idée qui a germé et grandi en elle au milieu des rêves pleins de douleurs qui ont courbé son front brûlant sous d'affreux cauchemars. Elle veut mourir! Elle sent que sa jeunesse lutterait trop longtemps contre la mort; elle plonge sa pensée fatiguée, mais persistante, dans la nuit de l'infini; elle s'y perd, elle s'y débat, et, de brûlant qu'il était, son front devient glacé!

Jeannette est seule! Personne, pas même sa vieille femme de ménage, n'est encore venu l'arracher à cette folie du suicide qui se développe presque toujours dans la solitude, quand une âme, s'abandonnant elle-même, doute de la bonté de Dieu!

Il faisait à peine jour, l'Angelus venait de sonner au clocher de l'Eglise Saint-Similien. Cet obscur quartier de la ville de Nantes s'éveillait pour le travail; on entendait le bruit des sabots sur le pavé, les cris des marchandes de pommes cuites, de sardines saurettes et de galette de blé noir, les portes s'ouvraient et les ouvriers se rendaient à leurs journées.

Le docteur M... venait de passer la nuit dans une maison voisine de celle de Jeannette, auprès d'une pauvre femme en couches; il en sortait, emportant pour honoraires, ainsi que cela lui arrivait souvent, les bénédictions de toute la famille, lorsqu'il se trouva devant

la porte de Jeannette, il eut envie d'y frapper; mais la pensée qu'elle dormait encore, l'en empêcha. Il regarda la petite maisonnette; tout était fermé du côté de la rue; il ne vit pas la fenêtre ouverte sur le canal de l'Erdre et il passa.

Avez-vous remarqué, vous qui lisez cette histoire, toute simple, parce qu'elle est vraie, avez-vous remarqué comment, lorsqu'on est destiné à subir un grand malheur, ce malheur semble dès-lors le centre d'une action qui se déroule, se développe, s'agite autour de lui. On lutte, on espère, on se croit sauvé; puis tout à coup, les chances de salut les plus certaines se tournent contre vous, et le malheur s'accomplit! tandis que souvent, au contraire, alors que la mort paraît inévitable; que tout semble concourir à la rapprocher; que l'on va pour ainsi dire à elle, un hasard, un rien en apparence, la refoule, la repousse... Ce hasard, ce rien, Dieu l'a suscité.

Le docteur M... avait fait une vingtaine de pas, lorsqu'il se sentit tourmenté du désir de revenir frapper à la porte de Jeannette; il hésita encore, puis il céda à la voix qui l'appelait, à la main invisible qui l'attirait.

Il frappa. On ne lui répondit pas. Il attendit un moment, puis il crut entendre du bruit dans la petite chambre; il leva alors le loquet de la porte, elle n'était pas fermée à clef; elle s'ouvrit toute grande, et, aux premières lueurs du jour, le docteur aperçut Jeannette

Le général Pope s'est avancé à la tête de soixante mille hommes dans la vallée de Virginie. Le général confédéré, Evell est avec trente mille hommes près de Gordonsville. On assure que le Nashville est arrivé dans un port du Sud, ayant à bord trente-deux canons envoyés aux confédérés par des marchands anglais.

Les fédéraux ont évacué Grand Junction, dans la Tennessee, qui est occupé aujourd'hui par les confédérés. Des renforts sont arrivés à Richmond de toutes les parties du Sud. Les confédérés ont concentré leurs forces entre la rivière James, Appomatox et Richmond. Les fédéraux ont battu un corps considérable de confédérés dans le Missouri. — Havas.

Une lettre écrite de Larisse, le 18 juillet, à la Gazette des Tribunaux, rend compte en ces termes d'un drame horrible.

Le village de Livadia, situé au pied du mont Olympe, entre Alasoma et Sylfidia, vient d'être le théâtre d'un audacieux coup de main, digne de ces temps reculés où les faibles étaient impunément opprimés par les forts, où de hardis et barbares aventuriers parcouraient les campagnes y semant la terreur et l'effroi.

Le 13 de ce mois, vers trois heures à la turque, c'est-à-dire dans la matinée, une bande de quarante individus grecs, albanais ou turcs, entra dans le village. Les uns se livrèrent au sommeil, les autres se dispersèrent dans les rues. Les habitants, toujours sur le qui vive dans ces malheureuses et fertiles contrées, si mal protégées, considéraient les nouveaux venus avec inquiétude; les travaux de la moisson occupant dans les champs une partie des paysans, il ne restait guère dans les maisons que les femmes, les enfants, les vieillards et les marchands.

Les doutes ne tardèrent pas à cesser quand on vit les gens de la bande s'adresser aux bacals (épiciers) demandant qui du tabac, qui des olives, qui du fromage, et emportant le tout sans s'informer du prix, cela d'un air hardi et menaçant, bien capable d'épouvanter de pauvres Thessaliens. Personne ne pensa à s'opposer à ces prises; on faisait des vœux pour que le village fût délivré à si bon marché de cette dangereuse visite. Hélas! là ne devait pas s'arrêter l'audace des brigands!

Au signal de leur chef, ils se mirent tous en marche à travers les rues désertes et envahirent l'école, où se trouvaient réunis environ cent cinquante enfants. Le premier dascal (maître d'école) était absent; le second seul était de garde. Le chef des voleurs, un certain Semo, le somma de lui remettre, sous peine de mort, l'argent qu'il possédait. Toute résistance était inutile, le malheureux livra 3,000 piastres qu'il avait et sa montre. Semo et les siens ordonnèrent alors à tous les enfants de quitter leurs places et de les suivre; quelques-uns essayèrent de résister en criant et appelant au secours, mais en vain.

Lorsque les écoliers furent placés au milieu des hejdoutes, le chef déclara au maître d'école qu'il se rendait avec ses prisonniers sur une montagne voisine qu'il indiqua, disant qu'il attendrait là

trois heures; que si, au bout de ce temps, on n'apportait pas du village une rançon de 100,000 piastres, il ferait égorger ses otages. Puis, sans se hâter, comme dans un pays conquis, la troupe se mit en marche; on entendait sur la route des voix de femmes demandant leurs enfants; plusieurs n'hésitèrent pas à sortir de leur demeure elles cherchaient à rejoindre leurs fils ou leur filles, implorant la pitié des gardiens qui les repoussaient avec rudesse et menaçaient de les frapper si elles faisaient un pas de plus.

Au sortir de Livadia, huit gendarmes que l'on avait été prévenir essayèrent d'arrêter les brigands, et engagèrent un combat avec eux. Après avoir déchargé toutes leurs armes, et tué un Albanais, ils se retirèrent avec un mort et deux blessés. Les bandits afin que l'on ne reconnût pas le cadavre de leur camarade, ce qui aurait pu mettre l'autorité sur la piste de la bande, lui lacérèrent le visage à coups de yatagan au point de le rendre méconnaissable, puis il l'abandonnèrent et continuèrent leur route.

Le lieu désigné n'était pas loin de Livadia, ils l'avaient choisi sachant qu'il ne se trouvait pas de soldats ni de gendarmes dans les environs; de même ils avaient donné le délai de trois heures pour que l'on n'eût pas le temps d'aller prévenir l'autorité d'Alasonia.

Arrivés sur la montagne d'où l'on pouvait découvrir toute la plaine, les brigands se mirent à boire, à manger, à dormir à l'ombre de grands arbres qui poussent çà et là; quelques-uns d'entre eux, la carabine à la main, faisaient la garde autour des prisonniers.

Les enfants, avec l'heureuse insouciance de leur âge, malgré le danger qui les menaçait, fatigués de la route, s'endormirent sur les rochers; plus d'un rêva qu'il était sous le toit paternel, que sa mère, son père, étaient à côté de lui; mais le temps marchait, et l'œil perçant des sentinelles, habitué à sonder l'espace du haut de ces retraites escarpées, ne découvrait rien dans la plaine.

Les enfants de douze à treize ans, plus raisonnables et comprenant mieux l'horreur de leur position, s'interrogeaient les uns les autres, calculaient les richesses du village. Ils regardaient avec effroi leurs farouches gardes qui, de temps en temps, leur lançaient un regard à faire trembler; il semblait qu'ils choisissent leurs premières victimes. Il ne restait plus qu'un quart d'heure; tous les yeux étaient tournés vers le ravin et personne ne paraissait. Semo était sur pied, ses camarades se groupèrent autour de lui. Le moment fatal approchait, les petits infortunés se serraient les uns contre les autres. Que font nos pères et nos mères? disaient les aînés, nous allons mourir!

Les minutes semblaient des heures et l'angoisse de ces pauvres enfants était au comble; les plus jeunes riaient cependant, ils ne comprenaient rien au drame où ils allaient jouer un si terrible rôle. Enfin la voix de Semo s'éleva rude et sévère; s'adressant aux sentinelles, il cria: « N'apercevez-vous rien? l'heure est venue. » Puis, se tournant vers sa bande, il désigna un individu à l'air sauvage et féroce qu'il nomma

Djoffer: « Tu vas commencer, lui dit-il; ton yatagan est-il aiguisé? Les trois heures sont écoulées, on se moque de nous! » Un hejdoute, plus humain, osa demander un quart-d'heure de grâce; peut-être lui aussi avait-il des enfants dont il aimait les sourires et la voix argentine. On ne l'écouta pas. Le chef ajouta: « C'est une grande besogne; ils sont cent cinquante, peut-être les villageois arriveront-ils à la fin; la rançon servira pour ceux qui resteront. »

Ce qui se passa alors fait frémir de pitié et d'indignation. Djoffer saisit au hasard un des petits écoliers le prit par les cheveux, et d'un seul coup lui trancha la tête. Après avoir de nouveau sondé la plaine, ce fut le tour d'un second, puis d'un troisième. Les enfants poussaient des cris de terreur, demandaient grâce, se jetaient à genoux; autant eût valu s'adresser aux rahès de la montagne.

Le bourreau saisissait déjà une petite fille d'une dizaine d'années pour lui faire subir le sort de ses camarades, quand une des vedettes signala dans le lointain plusieurs hommes et des meviées (chevaux de bât). Semo ordonna d'attendre jusqu'à ce que l'on pût distinguer qui se dirigeait vers eux; étaient-ce des voyageurs, était-ce la rançon? Après quelque temps d'attente on vit distinctement les paysans faire des gestes, on les entendit crier; c'était le prix de la vie et de la liberté des prisonniers qui arrivait.

Ils gravissent péniblement le flanc de la montagne, ils excitent leurs chevaux, les voilà, enfin; que ne sont-ils venus un quart-d'heure plus tôt! C'est la rançon qu'ils apportent; il y a 50,000 piastres en monnaie de cuivre, en pièces de 20 paras, en bechliks; comme le village n'est pas riche, on n'a pas pu ramasser les cinquante autres mille piastres, mais les femmes ont donné leurs ceintures, les plaques d'argent qui ornent leurs coiffures, leurs colliers de ducats, leurs pendants d'oreilles, de sorte que la somme se trouve complétée.

Les pauvres gens ont accompli leur mission, mais ils voient du sang, des têtes; ils étaient si pressés, si agités, que tout cela leur avait échappé au premier abord; la boucherie était commencée, il y avait déjà trois victimes, et ils ont des enfants parmi les prisonniers! Leur frayeur est si grande qu'ils n'osent regarder ni les morts ni les vivants, heureusement les écoliers ont reconnu leurs parents et s'élançant vers eux. Sur les chevaux délivrés de leur charge, les villageois posent les trois petits cadavres qu'ils vont ramener avec eux. Pauvres parents, quel va être leur désespoir!

Les brigands, chargés de leur butin, s'éloignèrent de ce lieu fatal afin d'échapper aux recherches de la justice. Les autorités d'Alasonia, de Sylfidia et de Larisse mirent des troupes sur pied, firent battre les montagnes où sans doute les coupables avaient cherché un refuge. Après quelques jours de recherche et un combat assez acharné, on parvint à s'emparer de quatre brigands, dont l'un était capitaine des Arnaoutes de Halim-Bey, récemment licenciés; on apporta à Larisse les têtes de quatre hejdoutes qui avaient péri dans la lutte, ces sanglants trophées furent exposés sur la place

appuyée sur le petit balcon de sa fenêtre.

Il courut à elle et la saisit dans ses bras; elle était à peine vêtue, et l'air froid et humide l'avait glacée. Le bon docteur la porta sur son lit, et Jeannette, toute confuse et toute gélostante, s'y blottit comme un pauvre oiseau effarouché se cache dans son nid, un moment abandonné.

Le docteur ferma la fenêtre et la porte, puis il vint s'asseoir près de la jeune fille.

— Vous ne voulez donc pas guérir? lui dit-il. Vous ne guérez jamais si vous ne vous soignez pas. Vous m'aviez promis d'être raisonnable... Voyons, répondez-moi: Voulez-vous guérir?

— Ah! Monsieur, dit enfin Jeannette, en regardant le docteur avec des yeux brillants et remplis d'une résolution désespérée, pourquoi guérir? que voulez-vous que je fasse de la vie?... Je n'ai qu'une idée, c'est d'en sortir!

— Et comment? demanda le docteur, qui, la main sur le pouls de la malade; constatait une fièvre plus violente.

— Mais... comme on en sort en mourant! Ah! ce n'est pas ma faute si j'y pense sans cesse, ajouta-t-elle; l'eau est si belle et si près de moi... quand elle clapotte, il me semble qu'elle m'appelle!

— Pauvre enfant, vous avez commis une faute, et vous voudriez l'expier par un crime!

— Hélas! Monsieur, je suis bien perdue, perdue;

Dieu ne me pardonnera jamais. Pourquoi donc vivre?

— Il vous a pardonné, Jeannette, puisqu'il m'a envoyé vers vous tout à l'heure.

Jeannette fressaillit et serra la main du docteur.

— Mon enfant, la pauvre fille qui a fait une faute peut toujours se relever! Je dirai plus, l'expiation de la faute fait naitre souvent la vertu au milieu de la souffrance et de la prière!

— Hélas! Monsieur, je suis seule en ce monde, pauvre et sans appui. Où aller? Que faire? que devenir? La maladie a épuisé toutes mes forces, toutes mes ressources... Il faut donc mourir!

— Je ne veux pas vous gronder, Jeannette; mais je crois que le moment est venu où le médecin du corps n'a plus grand-chose à faire près de vous!

— Vous aussi, vous allez m'abandonner! murmura Jeannette en étendant sa petite main amaigrie vers le docteur, et vous me dites qu'il faut vivre!

— Vous abandonner, non, bien au contraire... Dites-moi, mon enfant, avez-vous entendu parler à Nantes du couvent des Dames-Blanches?

— Oui, répondit-elle, oui; on y chante de belles prières à Dieu. Je les ai entendues un jour... Je me promenais, oui, je me souviens...

— Eh bien! mon enfant, c'est là qu'il faut aller, c'est par cette sainte porte qu'il faut sortir de la vie, si Dieu trouve votre épreuve assez longue. Dans cette douce retraite vous trouverez le calme, des soins, une mère, des

sœurs.

— Hélas! Monsieur, je ne suis pas digne d'être accueillie par de si pieuses dames; je suis si coupable!

— Cet établissement, reprit le docteur, est un refuge contre les désespoirs, contre les passions. Là se sont renfermées volontairement bien des femmes plus coupables que vous et que le repentir a purifiées. Je suis le médecin de cette maison, ouverte aux cœurs souffrants. Je vais aller solliciter de la bonne supérieure votre prompt admission.

— Ah! Monsieur, je voudrais y entrer tout de suite; j'ai peur ici; vous m'y conduirez aujourd'hui, n'est-ce pas?

— Ce soir, à quatre heures, je serai à votre porte avec une voiture. D'ici là, tâchez de dormir, afin de retrouver un peu de forces.

Jeannette prit la main du docteur et la porta à ses lèvres.

— Monsieur, dit-elle bien bas, je voudrais que Pierre sût que je me repens, que je suis entrée au couvent des Dames-Blanches, et que je l'aime toujours!

— Il le saura, mon enfant.

XIV.

Le père Eude, au XVII^e siècle, était aux pauvres filles égarées et tombées, ce que Saint-Vincent de-Paul avait été aux petits enfants, et comme, au fond de toutes les œuvres morales et charitables, on trouve des femmes,

de la ville, près du conak du gouverneur, ainsi que c'est l'usage. Cette bande, maintenant et momentanément dispersée, était composée de Grecs, de Turcs et d'Albanais.

FAITS DIVERS.

On lit dans le *Moniteur* :

L'Empereur passera le jeudi, 14 août, la revue l'armée et de la garde nationale, qui a été annoncée pour le 15.

— On considère comme de plus en plus probable une entrevue de l'Empereur Napoléon avec le roi de Prusse, en Allemagne, à la fin d'août ou au commencement de septembre.

— Dans la soirée du 5 août, la frégate à vapeur la *Cacique* a appareillé de Toulon pour Civita-Vecchia avec tout le 85^e de ligne qui va renforcer la division française des Etats-Romains.

— Le tarif adopté pendant la guerre de 1812 entre l'Angleterre et les Etats-Unis pour l'échange des prisonniers de guerre, vient d'être remis en vigueur pour l'échange entre les Etats-Unis et les Etats Confédérés. Voici sur quelles bases se règle cette opération qui, comme on le sait, s'exécute en ce moment sur une grande échelle.

Un général commandant en chef ou amiral, 60 hommes; lieutenant-général ou vice-amiral, 40 hommes; Major-général ou contre-amiral, 50 hommes; brigadier-général ou commodore, et un capitaine sous ses ordres, 20 hommes; colonel ou capitaine de vaisseau, 15 hommes; lieutenant-colonel ou capitaine de frégate, 10 hommes; major, ou commandant d'un sloop de guerre, 8 hommes; capitaine ou lieutenant de vaisseau 6 hommes; lieutenant ou second lieutenant de vaisseau, 4 hommes; sous-lieutenant ou enseigne, midshipman, capitaine de vaisseaux marchands, etc., 3 hommes; sous-officiers de terre ou de mer, 2 hommes; soldats ou matelots, homme pour homme.

CHRONIQUE LOCALE ET DE L'OUEST.

Par décret impérial, en date du 15 juillet, la session des conseils généraux s'ouvrira le 25 août courant, et sera close le 8 septembre au plus tard, dans tous les départements de l'Empire, à l'exception de celui de la Seine.

Un énorme serpent, dit-on, a été vu la semaine dernière dans la boire de Villebernier. Il atteindrait une longueur de 7 mètres environ et un diamètre de 15 à 20 centimètres. Plusieurs hommes auraient tiré sur lui, mais sans jamais l'atteindre, ou du moins sans qu'il parût blessé.

Un bruit semblable a couru l'année dernière; au moment des grandes chaleurs, un reptile d'une longueur inconnue dans nos régions aurait été vu à Aunis et Saint-Vincent. Serait-ce le même? Aurait-il été endormi sous terre pendant toute la saison qui lui est contraire? Voilà ce qui ne manquera pas d'être étudié, si toutefois sa présence est bien certaine, ce que nous ne certifions nullement.

le père Eude, lorsqu'il créa à Caen, le 23 novembre 1641, sous le nom de Notre-Dame-de-Charité, la première maison des filles repenties, fut aidé par une pauvre et obscure ouvrière, nommée Madeleine Lamy. La maison-mère, fondée en 1631, a résisté à tous les orages de la révolution. Les hommes sanguinaires de cette terrible époque respectèrent cet asyle donné aux femmes des classes pauvres, et, quand tous les couvents, toutes les églises étaient ravagés et fermés, le couvent et l'église des Filles-Repenties restèrent ouverts, et comme protégés par les larmes des pénitentes.

Dix mai-fon de ce genre existent en France : celle de Nantes fut fondée, en 1809, par le curé de Saint-Pierre, M. de Tréméac. La ville alloua deux mille francs par an au couvent de Notre-Dame-de-Charité, nommé depuis par le peuple couvent des Dames-Blanches, à cause du costume blanc des religieuses. La préfecture donna, de son côté, trois mille francs, et le roi Charles X trois mille francs, sur sa cassette, total huit mille francs.

1830 arriva et ne respecta pas ce que 93 avait respecté, les huit mille francs furent à l'instant supprimés, et le gouvernement donna en échange quinze cents francs d'impôts à cette maison de charité s'ouvrant aux pauvres filles sans famille, que la misère poussait souvent au vice. C'est à dater de ce moment que les privations de tous genres vinrent assaillir les religieuses, au nombre de vingt-quatre, et la plus pénible de toutes fut celle de ne pouvoir accueillir de nouvelles pénitentes. Mais

Dans le pays, la panique est générale : tout le monde a vu ce reptile, sauf ceux à qui l'on s'adresse.

Par arrêté de M. le préfet du Loiret, en date du 1^{er} août, l'ouverture de la chasse est fixée, pour 1862, au samedi 5 août courant, au lever du soleil, dans toute l'étendue du département du Loiret.

VILLE DE SAUMUR.

FÊTE DU 15 AOUT. RÉGATES SAUMUROISES (Deux heures après midi.)

COURSES A LA VOILE ET AUX AVIRONS.

1^{re} Course aux avirons.

PRIX. Un pavillon donné par la ville.
Un rameur aux avirons de couple.

2^{re} Course à la voile si le vent le permet, aux avirons, sans nombre limité.

1^{er} PRIX. Une médaille d'argent donnée par la ville.
2^e PRIX. Un pavillon donné par la société des régates.

3^e Course aux avirons.

PRIX. Une médaille de bronze donnée par la ville.
Toute embarcation bordant deux avirons de pointe.

4^e Course.

PRIX. Un pavillon.
Youyou et périssioir, assis ou debout, à l'aviron ou à la pagaie.

Dès que le signal du départ sera donné, toutes les embarcations étrangères aux régates devront se retirer en dehors des bouées indiquant le parcours.

Les inscriptions auront lieu, jusqu'au 12 août inclusivement, au bureau de l'architecte-voyer.
Approuvé : Le maire, LOUVET.

RECETTE GÉNÉRALE.

AVIS.

Le Receveur général des finances du département de Maine-et-Loire a l'honneur d'informer les propriétaires de rentes au porteur de l'ancien fonds 3 p. 0/0 qu'ils seront admis à déposer leurs titres pour en obtenir l'échange contre de nouveaux à la Recette générale et aux Recettes particulières du département, depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures du soir.

Il est essentiel que le dépôt de ces titres soit fait avant le 20 septembre prochain, afin d'éviter un retard dans le paiement du trimestre échéant le 1^{er} octobre suivant. Voisin.

Les témoins qui sont cités devant les cours d'assises ou les tribunaux de police correctionnelle manquent trop souvent à répondre à la citation qu'ils ont reçue. Ils pensent qu'ils en seront quittes pour une légère amende et ne connaissent pas les dispositions de l'article 355 du Code d'instruction criminelle, qui est très-rarement appliqué par les tribunaux. L'autre jour, la cour d'as-

sises de la Seine, sous la présidence de M. Falconnet, en a fait l'application.

Un négociant, accusé de faux, comparait devant les assises; un des témoins, M. X..., ne se présentant pas sans motifs légitimes, il a fallu remettre l'affaire à une autre session, et la cour, conformément aux conclusions de M. Hello, avocat-général, et après avoir entendu M^r Lachaud, avocat de l'accusé, en renvoyant l'affaire à une autre session, a condamné M. X..., conformément à l'article 355, à tous les frais d'actes, de voyages et autres frais faits pour le jugement de l'affaire; la cour a en outre ordonné que le témoin serait réassigné à ses frais et contraint à comparaître à la prochaine session.

Pour chronique locale et faits divers : P. CODET.

DERNIÈRES NOUVELLES.

Vienne, 10 août. — Trébigne 9. — Le bruit court qu'un armistice d'un mois a été conclu entre Omer pacha et le prince de Monténégro.

Palerme, 10 août. — Garibaldi est à Caltanissetta. Les députés, Mordini, Nicolas Fabrizi et quelques autres de leurs collègues sont arrivés. Une démonstration hostile au gouvernement se prépare. On répand des bulletins portant ces mots : *A bas Rattazzi! Vive Victor-Emmanuel! Vive Garibaldi!*

Gènes, 10 août. — Une grande démonstration a eu lieu. Elle a d'ailleurs conservé un caractère pacifique, et la foule s'est séparée, sans attendre les intimations de l'autorité. — Havas.

ECOLE SUPÉRIEURE DU COMMERCE.

Boulevard des Filles-du-Calvaire, rue St-Pierre-Popincourt, 24, à Paris.

Dirigée pendant vingt-cinq ans par M. Blanqui, membre de l'Institut, cette Ecole est la seule en France qui soit exclusivement consacrée aux études commerciales; elle est placée sous le patronage du gouvernement, qui y entretient des élèves boursiers, et sous la surveillance du conseil de perfectionnement, composé de membres de l'Institut, d'anciens ministres, de sénateurs, de conseillers d'Etat, de banquiers, de négociants, sous la présidence de M. le ministre du commerce et de l'agriculture.

L'enseignement de l'Ecole comprend depuis les leçons de grammaire, d'écriture, d'arithmétique, de géographie et de comptabilité, jusqu'aux cours de droit commercial et maritime, d'économie industrielle, toutes les connaissances nécessaires pour former des comptables, des banquiers, des négociants, des administrateurs.

Le grand nombre d'élèves étrangers qui se rendent chaque année, de tous les points du monde, dans cet établissement, en fait l'Ecole pratique la plus utile pour les langues vivantes, et assure aux jeunes gens, pour l'avenir, les relations d'affaires les plus étendues.

L'Ecole ne reçoit que des élèves pensionnaires de quinze à vingt-cinq ans, au prix de 1,600 francs.

On peut s'adresser pour les demandes de renseignements et les prospectus, à l'administra-

Dieu envoya à cette œuvre admirable une bienfaitrice, Mme Allot, veuve d'un conseiller de préfecture. Elle disait à ceux qui s'étonnaient de la simplicité de sa vie, si peu en harmonie avec sa grande fortune :

« Je pourrais avoir voiture, maison ouverte, mais cela ne me rendrait pas le bonheur, mon mari, mes enfants; je me suis arrangée autrement, et je m'en trouve bien. En adoptant toutes les pénitentes des Dames-Blanches, je me suis refait une famille. C'est là mon luxe! Et je vais à pied, remerciant Dieu d'avoir permis que ma fortune fût aux pauvres plus qu'à moi. »

Mme Allot était morte deux ans avant l'époque où j'ai placé l'histoire de Jeannette, dont le fond est vrai; elle était morte emportant avec elle le bien-être de cette pauvre maison, et la joie des religieuses et des pénitentes, qui l'aimaient comme une sœur, comme une mère; Mme Allot, en mourant n'avait pu laisser que 50,000 francs à son cher couvent, ne voulant pas priver ses neveux de leurs droits à sa fortune; son cœur a été placé dans une petite chapelle au milieu du parc, et son âme, toute glorieuse de l'aurole de la charité, est allée vers celui qui a dit : Un verre d'eau donné en mon nom sera récompensé.

Le docteur M... avait souvent eu la pensée de faire entrer Jeannette au couvent des Dames-Blanches; mais le couvent était si pauvre, qu'il avait hérité, et puis il sentait que l'heure de l'entier repentir n'était pas encore

venue, et que Jeannette refuserait peut-être de renoncer au monde, quelque triste qu'il fût pour elle. Mais l'heure était venue, et le docteur n'hésita plus; il se rendit près de la supérieure, en quittant Jeannette, et lui raconta l'histoire de la pauvre enfant.

— Que faire, répondit elle, où trouver de quoi nourrir cette nouvelle abandonnée? Le nombre de nos pénitentes s'élève à plus de deux cent cinquante; jamais le couvent n'a été aussi pauvre.

— Je le sais, reprit le docteur.

— Hélas! nous n'avons plus de bienfaitrice, plus de secours du gouvernement, et nous payons à présent deux mille francs d'impôts.

— Chère mère, reprit le docteur, ces secours que les hommes vous refusent, Dieu vous les enverra par la main de ceux qui peuvent et veulent faire le bien; ne craignez rien de l'avenir : le passé est là pour vous donner de l'espoir.

— Ah! qu'elle vienne donc! s'écria la supérieure, je n'ai pas le courage de la refuser...

— J'en étais bien sûr, reprit le docteur; et j'ai dit à Jeannette de se tenir prête pour quatre heures.

— Dites-lui qu'elle sera la bien reçue, répondit la bonne religieuse en souriant, pour elle d'abord, et puis aussi un peu pour vous, qui êtes à la fois le médecin et l'ami de notre pauvre maison.

(La suite au prochain numéro.)

tion de l'Ecole, boulevard des Filles-du-Calvaire, rue Saint-Pierre-Popincourt, 24, à Paris.

Sommaire de L'ILLUSTRATION du 9 août 1862.

Revue politique de la semaine. — Courrier de Paris. — Madagascar (suite). — *Histoire du Consulat et de l'Empire*, par M. Thiers (XX^e et dernier vol.). — Campagne de Belle-Ombre, près de Marseille. — A travers l'exposition de Londres. — Musée Campana : les majoliques. — Les galeries de la peinture française à Londres. — Chronique musicale. — Fresque de Jean Girardet dans l'escalier de l'hôtel de ville de Nancy.
Gravures : S. M. le Shah de Perse. — Evènements de Cochinchine. — M. Pietri, commandant des turcs en Cochinchine. Vue prise de Tamatave. — Epreuve de tanguin. — Chasse aux bœufs sauvages, à Madagascar. — Battage du colza. — Campagne de Belle-Ombre, près de Marseille : ancienne maison d'habitation de M^{me} de Sévigné. — Exposition universelle de Londres : galerie de la peinture française. — Vitrine des fabricants

de rubans de Saint-Etienne. — Musée Campana (4 gravures). — Dame de la cour sous Henri III. — Fresque de Jean Girardet dans l'escalier de l'hôtel de ville de Nancy. — Rébus.

Marché de Saumur du 9 Août.

Froment (hec. de 77 k.)	21 09	Huile de lin	54 —
2 ^e qualité, de 74 k.	20 70	Paille hors barrière	32 56
Seigle	11 —	Foin id.	60 76
Orge	10 —	Luzeine (les 750 k.)	62 40
Avoine (entrée)	9 25	Graine de trèfle	— —
Fèves	12 50	— de luzerne	— —
Pois blancs	26 —	— de colza	29 —
— rouges	24 —	— de lin	27 —
Cire jaune (30 kil)	170 —	Amandes en coques (l'hectolitre)	— —
Huile de noix ordin.	60 —	— cassées (30 k.)	— —
— de chenevis	30 —		

COURS DES VINS (1).

BLANCS (2).	
Coteaux de Saumur 1861	1 ^{re} qualité 240 à 250
Id.	2 ^e id. 125 à 150
Ordin., environs de Saumur, 1861,	1 ^{re} id. 115 à "
Id.	2 ^e id. 105 à "

(1) Prix du commerce. — (2) 2 hect. 30 lit. — (3) 2 hect. 20 lit.

Saint-Léger et environs 1861	1 ^{re} id.	110 à "
Id.	2 ^e id.	105 à "
Le Puy-N.-Dame et environs, 1861,	1 ^{re} id.	105 à "
Id.	2 ^e id.	100 à "
La Vienne, 1861		80 à 90

ROUGES (3).

Souzay et environs 1861		120 à 125
Champigny, 1861	1 ^{re} qualité	230 à "
Id.	2 ^e id.	125 à 140
Varrain, 1861		115 à 120
Bourgueil, 1861	1 ^{re} qualité	150 à "
Id.	2 ^e id.	140 à "
Restigny 1861		155 à "
Chinon, 1861	1 ^{re} id.	110 à 120
Id.	2 ^e id.	108 à "

BOURSE DU 9 AOUT.

3 p. 0/0 baisse 20 cent. — Fermé à 68 80
 4 1/2 p. 0/0 hausse 15 cent. — Fermé à 98 05.

BOURSE DU 11 AOUT.

3 p. 0/0 baisse 20 cent. — Fermé à 68 60.
 4 1/2 p. 0/0 baisse 05 cent. — Fermé à 98 00.

P. GODET, propriétaire-gérant.

ANNONCES LEGALES.

La publication légale des actes de société est obligatoire pour l'année 1862, savoir :

Pour l'arrondissement de Saumur, dans l'*Echo Saumurois* ou le *Courrier de Saumur*.

Tribunal de Commerce de Saumur.

FAILLITE CAVELLIER.

Un jugement rendu par le Tribunal de commerce de Saumur, le 11 août courant, déclare le sieur Pierre Cavellier, corroyeur, demeurant à Saumur, en état de faillite ouverte; nomme M. Kerneis, comptable, demeurant à Saumur, syndic provisoire, et M. Jules Picherit, juge-commissaire de la faillite.

Le greffier du Tribunal, (390) Th. Busson.

Etude de M^e GALBRUN, notaire à Montreuil-Bellay, successeur de M^e POYNOT.

A VENDRE A L'AMIABLE,

UNE GRANDE MAISON AVEC JARDINS,

Située à Montreuil-Bellay, rue des Bancs ou d'Ardenne, dans une des plus belles positions de la ville; vue charmante sur la rivière du Thonet.

Cette maison dépend de la succession de M. Bellavoine, décédé à Montreuil-Bellay.

S'adresser, pour tous renseignements et pour traiter, à M^e GALBRUN, notaire à Montreuil-Bellay. (391)

Etude de M^e LE FORESTIER, huissier à Chinon.

A VENDRE UN

FONDS DE MAGASIN

Très-bien achalandé (articles de Paris, jouets d'enfants, mercerie, bimbeloterie, lingerie, fournitures de bureau, etc., etc.)

Les marchandises estimées à 50 p. 0/0 au-dessous de leur valeur d'après l'inventaire dressé par suite de déclaration de faillite.

On traitera à de bonnes conditions.

S'adresser à M. LE FORESTIER, huissier à Chinon, syndic de la faillite. (392)

Etude de M^e LE BLAYE, notaire à Saumur.

A VENDRE Ou à louer,

UNE MAISON, à Saumur, à l'angle de la rue Beaurepaire et de la rue des Potiers;

UNE MAISON, à Saumur, rue Saint-Nicolas, n^o 3.

S'adresser audit notaire. (581)

A VENDRE

UN CHEVAL ARABE

Agé de 10 ans, pouvant s'atteler.

S'adresser à M. HUAU, vétérinaire en 2^e à l'Ecole de cavalerie. (377)

A LOUER

Pour la Saint-Jean 1865.

UNE MAISON, au Pont-Fouchard, occupée par M^{me} Aubelle.

S'adresser à M^{me} AUBELLE. (528)

A LOUER

Présentement,

UNE MAISON, avec jardin, sise rue de la Petite-Bilange, 17 bis.

S'adresser à M. RIVIER qui occupe la maison, ou à M^e TOUCHALEAUME, notaire à Saumur. (271)

M^e PETILLEAU, notaire à Chinon (Indre-et-Loire), demande un PRINCIPAL CLERC, capable. (379)

PRIX EN LIBRAIRIE : 1 FRANC

Demandé franco, à M. Achille Barbier, à Blaye (Gironde), 50 centimes.

MOYEN INFALLIBLE ET PRATIQUE

Pour avoir toujours

LE PAIN A BON MARCHÉ

Par Achille Barbier,

Directeur du Journal le *Fécondateur*.

ACCOMPAGNÉ

d'une Statistique de la production des Céréales en France.

5^{me} EDITION.

ODONTINE ET ELIXIR ODONTALGIQUE

Rue Saint-Honoré, 154, à Paris

Le savant professeur, membre de l'Académie de médecine, qui a composé ces dentifrices, a fait une découverte réellement utile à l'hygiène de la bouche, car l'*Odontine* et l'*Elixir odontalgique* entretiennent la pureté de la bouche, blanchissent les dents (sans en altérer l'émail), en préviennent et en arrêtent la carie.

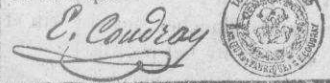
DÉPÔT CHEZ LES PRINCIPAUX PARFUMEURS

A Saumur, M. BALZEAU-PLISSON, parfumeur. (190)

AVIS IMPORTANT

VINAIGRE E. COUDRAY A LA VIOLETTE

Se méfier des nombreuses imitations vendues sous le titre de Vinaigre à la Violette et refuser comme entaché de faux tout Flacon non revêtu de ma Signature et de ma Marque de Fabrique.



HOTEL D'ANJOU ANCIEN HOTEL DE FRANCE SAUMUR.

M. et J. BOLOGNESI Frères et Sœur.

Cet hôtel, situé rue d'Orléans, près de la Direction des Postes aux lettres, est le plus vaste et le plus central de la ville. Restauré tout à neuf et en harmonie avec les goûts modernes, il offre à MM. les voyageurs tout le confort désirable. — Vaste cour, plusieurs grandes écuries et remises. — Magasin pour la vente de comestibles, vins et liqueurs de toutes provenances. — Services en ville. — Prix modérés. (288)

COMPTOIR D'HORLOGERIE DE GENÈVE.

ORIGINE ET QUALITÉ GARANTIES.

Horlogerie en tous genres.

Chronomètres à répétition, montres d'observations à quantième perpétuel, de précision, etc., livrés avec un certifié de l'Observatoire; montres à secondes fixes ou indépendantes, à riches décorations avec ou sans peintures fines, portraits ou pierreries; montres pour mariage, souvenirs, éternelles, etc.

Horlogerie courante et soignée.

Toutes ces montres sont établies ou finies à Genève, repassées en second, réglées, prêtes pour la poche.

Spécialité de boîtes, tabatières et nécessaires-musique de toutes dimensions.

Le Comptoir reprend toutes pièces ne satisfaisant pas l'acheteur.

Les demandes de renseignements doivent être adressées à M. A. PICHAT, représentant du Comptoir, 15, rue des Potiers, à Saumur, dépositaire d'un nombreux assortiment de montres et boîtes à musique. (260)

M. GARREAU-MURAY,

Epicier, rue du Puits-Neuf, à Saumur.

Maison particulièrement recommandée pour l'approvisionnement des spécialités suivantes.

CAFÉ DES GOURMETS

Nous prions instamment les consommateurs de ce délicieux café, d'exiger des boîtes portant le titre de Café des Gourmets et la signature « Trebuocien frères. » — Nous désavouons toutes les boîtes de fer-blanc et tous les cafés qui n'auraient pas cette signature et ce titre.

AVIS IMPORTANT.

Un demi-kilog. CAFÉ DES GOURMETS fait 80 fortes tasses. — C'est donc cinq tasses pour 32 grammes. — Une tasse de notre excellent café ne coûte par conséquent que 3 centimes. Résultats : 1^o vive et transparente coloration; 2^o économie de moitié; 3^o qualité hautement supérieure à celle de tous les cafés du commerce; goût exquis; arôme superfin.

CHOCOLAT DES GOURMETS

Nous avons fait nos CHOCOLATS pour les TROIS MILLIONS de Gourmets qui, depuis douze ans, sont fidèlement attachés à notre café. — Nos chocolats sont les plus fins, les plus hygiéniques, les plus savoureux. — Nous ne visons pas à faire leur réputation par les moyens factices de la publicité; une seule ambition nous guide : c'est de séduire nos trois millions de clients par la perfection et l'excellence de leurs qualités. Les plus hauts et les plus flatteurs témoignages consolident chaque jour notre succès.

TAPIOCA DES GOURMETS

Notre TAPIOCA est garanti pur du Brésil; aucun ne peut rivaliser avec lui par la blancheur, la saveur, la pureté et ses propriétés éminemment nutritives. Les vrais gourmets ne confondent pas notre Tapioca avec une soule de Tapiocas indigènes, de féculé, etc. — Nous déclarons le nôtre pur du Brésil et exempt de toutes pâtes étrangères. — Il est renfermé dans d'élégants cartonnages, très-commodes pour les ménages. Son prix n'en est pas plus élevé, et sa qualité est à la hauteur de son titre.

Saumur, P. GODET, imprimeur.

Certifié par l'imprimeur soussigné,